

UN LIVRE-ALBUM *La Saison qui danse* ou *Carnet de zigzags pour Lautrec (haïbun)* de Roland HALBERT, éditions FRAction, 95 p. 25 €

Voici sans doute le livre le plus étonnant et le plus érudit publié, cette année, par une maison d'édition peu connue, mais qui, à l'image de celle créée par José Corti qui se consacra à Gracq, s'est mise au service de Roland Halbert, comme le prouvent ses derniers ouvrages. Un choix d'originalité qui révèle un écrivain dont la production est synonyme de singularité.

Pour preuve, ce livre-album, poème-rêverie-musée où se mélangent subtilement biographie du peintre et iconographie sur le thème des rapports de Toulouse-Lautrec, génie-naufragé, avec l'art et son attrait pour le japonisme. C'eût pu faire un livre banal comme il en paraît tant, alors qu'ici, le talent de l'auteur donne une œuvre rare, très personnelle – ses précédents ouvrages en portent témoignage –, où, véritablement, Roland Halbert se fait poète-voyant à l'égard de cet artiste hors norme à tous points de vue.

Entremêlant notes, réflexions, citations, écriture des faits historiques et haïkus (dans lesquels il excelle :

Cerf-volant sans fil – / Il effleure de son aile / la rose des vents),

Roland Halbert conduit le lecteur au cours de cette promenade picturale, minutieusement inventoriée et authentifiée, l'entraînant sur les pas de ce fils de grande famille dont le talent ne convenait guère à sa parentèle et à quelques-uns de ses contemporains, l'alcoolisme et la drogue lui permettant de supporter une existence que son physique

ne rendait guère enviable et qui finira par faire sombrer, à 36 ans, le bohème-rapin qu'il fut dans ce Paris fin XIX^e s. chanté par Bruant. Il en connut les aspects les plus crapuleux comme les plus mondains, source d'une inspiration toujours en éveil qu'un créateur de sa qualité n'aurait pu laisser échapper.

Et le mérite de ce livre au titre intrigant (clin d'œil au poème de Baudelaire « Le Serpent qui danse »), c'est de nous faire pénétrer dans cette époque au point d'être happé par l'intensité des réactions-impressions, les divers « zigzags » d'un monde si éloigné du nôtre avec lequel l'écrivain nous met en étroites relations. Le japonisme dans tout cela ? Eh bien ! il est présent dès le titre avec le mot *haibun*. Roland Halbert, féru d'idéogrammes qui traduisent l'univers sino-japonais en ses cinq saisons (oui, vous avez bien lu : se reporter à *Roue des cinq saisons*, paru en 2011), nous ouvre les portes d'une Asie, alors très exotique. Quant au sous-titre *Carnet de zigzags*, allusion à un *Cahier de zigzags* de Toulouse-Lautrec, il s'explique dans son avant-lire à propos de cette prose poétique rythmée intégrant des haïkus, ces brefs poèmes qui captent l'approche orientale de la vie. En tout cas, si « *la peinture est une forme visible de la poésie* » (Yûgen) et si « *la danse, c'est la poésie avec les bras et les jambes* » (Baudelaire), ce carnet est bien à 3 voix, « *prose poétique, notes de lecture elliptiques, haïkus, (le fouet verbal répondant au trait enlevé de Lautrec dans sa capture instantanée)* ». Grâce à une maîtrise totale du sujet, l'assimilation se fait entre littérature, danse et peinture, à la faveur des rencontres que « monsieur Henri » fera avec les plus illustres de ses contemporains, qu'ils soient de noble

rang ou d'extraction du ruisseau (comment passer sous silence les « Elles », belles de nuit ou de jour qui peuplent l'univers du peintre ?), les écrivains, les musiciens...

C'était une gageure que de réussir à les réunir en cette toile colorée exprimant la philosophie d'une existence pendant laquelle Toulouse-Lautrec eut si peu d' « occasions de danser » et que Roland Halbert recrée sous la forme de ce véritable livre-objet qui sait aussi chanter avec humour (l'auteur est musicien, occasion de rappeler son *Blues pour Cadou* et *Chanterelle, hommage à sainte Cécile*). Il faut saluer, outre l'impressionnant travail de recherche, la réussite de cette édition qui sert au plus près les nuances picturales ou sonores de ce texte, les haïkus procurant l'espace nécessaire à la respiration et à la méditation jusqu'au *torii*, portique final.

Le vent est tombé – / Une anémone recueille / le souffle des morts

Ou :

Pinceau sur l'oreille, / un peintre attrape en esprit / la passerosse ultime.

Voilà qui donne le ton à ce livre digne de cimaise ; on ne peut que mentionner l'impact visuel d'une mise en page et la qualité des illustrations qui ne manqueront pas de s'imprimer dans la mémoire des heureux lecteurs.

Claude Serreau